

## VAN DONGEN

### FAUVE, ANARCHISTE ET MONDAIN

**L**e peintre de l'avenir, c'est un coloriste comme il n'y en a pas encore eu", écrivait Van Gogh à son frère Théo. Dès la fin du siècle, Gauguin et l'École de Pont-Aven, le mouvement Nabi, devaient largement justifier ses vues. C'est encore à un coloriste hors pair que le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris consacre aujourd'hui une rétrospective.

Hollandais de naissance, Kees Van Dongen a très tôt découvert sa vocation de peintre. Il s'est formé à Rotterdam, fréquentant des cours du soir, gagnant sa vie en pratiquant plusieurs métiers. Il est attiré par les milieux anarchistes. Il dénonce l'oppression sociale grâce à son talent de dessinateur caricaturiste et parvient à vendre ses productions à divers journaux. Son goût de l'indépendance, de la liberté, ne recule pas devant une attitude provocante, au risque de créer le scandale. Paris lui semble être la ville où ses aspirations trouveront à s'exprimer. Il y fait un premier séjour en 1897, se lie avec le peintre néo-impressionniste Maximilien Luce, le critique d'art Félix Fénéon. Il réalise aussi des dessins satiriques notamment pour le journal "l'Assiette au Beurre". Après un retour dans son pays, le peintre s'installe définitivement à Paris. Dès 1903 il se consacre entièrement à la peinture. C'est grâce au découvreur de talents, le marchand Ambroise Vollard, qui le fait exposer dans sa galerie, qu'il obtient ses premiers succès. Son style se rapproche des peintres qui ont créé l'événement au Salon d'Automne de 1905. Ils ont gardé la désignation de "Fauves", due à un mot du critique Louis Vauxcelles devant leurs

œuvres. Comme eux, Van Dongen utilise la couleur comme moyen d'expression d'émotions subjectives, sans recherche d'exactitude dans la description du sujet qu'il traite. Des contrastes violents, une grande rapidité d'exécution, un trait visant à l'essentiel caractérisent son travail.

C'est à un parcours chronologique que nous invite l'accrochage de l'exposition. Un portrait du père du peintre offre un beau rendu du visage anguleux, des longues mains marquées par l'âge. Quelques paysages retiennent l'attention, tel celui de Montmartre où la masse du Sacré-Cœur se découpe dans une lumière passant du rose pâle au bleuté. De même, le traitement éblouissant de la coiffe d'une jeune Zélandaise de profil affirme dès le début un incontestable talent au service d'une observation pénétrante. Une monumentale "Chimère pie" dont le fond, dit une notice, fut repeint en gris après exécution, en fait un tableau en blanc et noir, tonalités rares chez Van Dongen, mais qui conviennent à cette créature de rêve animée d'une petite tache rouge sur le museau, tandis qu'on caresserait volontiers son flanc de brave vache hollandaise. Encore en noir et gris, un autoportrait audacieusement mis en page, découpe la haute silhouette du peintre devant une fenêtre. Quelques toiles révèlent une influence néo-impressionniste, balayée par la suite. Ainsi "Le Boniment", toile inspirée par les spectacles du Cirque Médrano, met-il en scène une artiste éclatante de jeunesse qui semble à peine toucher le sol dans sa danse joyeuse, faisant voler sa robe légère dans une pluie de touches multicolores selon la loi du contraste simultané des couleurs.

Ce tableau est daté de 1905. A la fin de cette année-là, Van Dongen s'installe au Bateau-Lavoir. Il côtoie Picasso, des "Fauves" tels Maurice de Vlaminck, Henri Matisse et André Derain. Il rejette de plus en plus règles et traditions, ce qui lui sera reproché. "La Matichiche", "la Ballerine borgne", un portrait de Fernande Olivier aux yeux cernés de khôl au regard impénétrable, le visage fardé, appartiennent à cette période où le peintre s'est qualifié de "nègre blanc", mettant ainsi en évidence son caractère primitif. Ce caractère étant toutefois au service d'un monde terriblement artificiel. Pour preuve, ce portrait du travesti "Modjesko Chanteur Soprano", bouche rouge grande ouverte, coiffure emplumée, corps dont le modelé est uniquement suggéré par la couleur, dans une robe de soirée bleue sur fond rouge vif. La facilité avec laquelle Van Dongen passe d'un style à un autre est parfois mal perçue par la critique mais son succès ne se dément pas.

Il peint des nus dont les poses seraient inspirées des reliefs de temples javanais. Plus que les opulentes "Lutteuses de Tabarin", la beauté plastique de "L'Idole" s'impose avec une très grande sobriété de moyens, tons jaunes et roses, formes soulignées d'un trait brun. Cette manière synthétique pleine de force porte le peintre au sommet de son art. Elle s'apparente à celles des peintres allemands du mouvement expressionniste "Die Brücke". En 1909, Van Dongen est invité à exposer en leur compagnie et la presse se fait l'écho de son influence sur certains d'entre eux. De cette même année, est exposé un remarquable nu, "Lucie", où la palette se fait moins violente pour modeler le corps harmonieux du modèle, le visage sensuel sans provocation, l'atmosphère intime d'un intérieur familial dans la pénombre.

Le peintre a quitté Montmartre en 1908 pour s'installer à proximité des Folies Bergères. Il découvre de nouveaux sujets d'inspiration : scènes de music-hall, de la vie élégante, et toujours des figures féminines au visage fardé. En 1910, l'exotisme est à la mode. La présence des ballets russes de Diaghilev à Paris a marqué les artistes. Van Dongen se rend en Espagne et au Maroc pour un voyage de deux mois. Il séjourne d'abord à Séville où il peint son seul portrait d'une femme en tenue traditionnelle, "Emilia Navarro", avec robe de dentelle blanche, châle coloré et mantille retenue dans les cheveux par un peigne. L'espace est sans profondeur, le fond uni, le sujet au visage lisse et souriant cerné de bleu vif. Van Dongen peint aussi des scènes de flamenco, intéressé par l'étude des poses et mouvements des danseurs. Ses galeristes parisiens lui achètent ses toiles en grand nombre. Du séjour de l'artiste à Tanger, nous retenons ces "Marchandes d'herbes et d'amour", où l'accent est mis sur les visages sans ombre et les corps uniformément rouge brique, la lourdeur et la brillance des bijoux, la passivité des attitudes, la fixité des regards. L'exécution d'apparence très rapide et virtuose ne suscite pas



d'émotion. Comme le souligne une notice, *"l'Orient de Van Dongen est surtout fait de couleurs, largement dépourvu d'allusions au contexte architectural, aux villes, aux décors"*.

A partir de 1913, le peintre change à nouveau d'atelier pour s'installer à Montparnasse, devenu le lieu des avant-gardes, avec ses cafés et ses bals fréquentés par les artistes qui ont emménagé dans le quartier. Ce nouvel espace de vastes dimensions lui permet d'inviter des marchands et des clients. Il y organise des fêtes somptueuses souvent costumées, ayant pour thèmes l'Orient, les mythes grecs... Un "Autoportrait en Neptune" le montre torse nu, déguisé et paré de colliers extravagants. Son cercle de relations s'est considérablement élargi : personnalités mondaines, écrivains, chroniqueurs, artistes, modèles. Le couturier Poiret devient un de ses amis, un goût commun pour les belles étoffes les ayant rapprochés. Dans un portrait de cette époque, la longue silhouette élancée de sa femme Guus, vêtue d'une robe de Poiret, séduit par son élégance. Un autre modèle, la marquise Luisa Cassati apparaît dans plusieurs toiles en compagnie d'objets stylisés décoratifs. Ce serait elle qui aurait posé pour le tableau "la Vasque fleurie" où elle est représentée en femme au miroir, de face et de profil, révélant son impeccable anatomie.

Pendant la guerre, le peintre se sépare de sa femme qui part en Hollande. Cette séparation deviendra définitive en 1919. Van Dongen s'installe dans un nouvel atelier situé dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, la villa Saïd. Celle-ci sera *"installée comme un palais oriental, dans des teintes de velours rouge, noir et violet"*. Des fêtes y seront données comme par le passé. La nouvelle compagnie du peintre, Jasmy, figure dans un grand portrait du maître. Tous les autres tableaux sont également signés de lui. C'est là qu'il reçoit le Tout-Paris, outre le milieu artistique, celui du cinéma et de la musique auxquels se mêlent des hommes politiques, des banquiers, des indus-

triels. Au Salon d'Automne de 1919, le premier après la guerre, Van Dongen envoie trois portraits de femmes figuratifs, stylisés, dénués d'orientalisme passé de mode. Ces tableaux de grand format figurent des modèles idéalisés, corps élancés et petites têtes aux yeux maquillés exaltant une beauté moderne et raffinée. Leur succès est immédiat et confirme Van Dongen en tant qu'artiste indépendant de tout mouvement. Il poursuit une carrière de peintre mondain de ces années dites "folles". Son ancien amour pour la provocation le conduit parfois à forcer sur le caractère érotique de certaines toiles. Ici, une actrice, dans un geste théâtral, écarte les pans de sa cape, dévoilant sa nudité intégrale. Là, un créature dévêtue danse le tango avec un homme en habit noir affublé d'ailes d'ange dans le dos...

Cependant le talent du peintre ne s'est pas affadi. En témoignent les portraits du Docteur Charles Rappoport, peints sans concession ; celui d'Anatole France, d'un réalisme qui provoqua l'indignation de la presse car il désacralisait une idole. En 1929, la crise économique le touche, éloignant sa clientèle fortunée. Sa compagnie le quitte, sa maison est vendue. Il se retire à Garches. Sa période parisienne est terminée.

L'exposition consacre également une section aux oeuvres en céramique de l'artiste et à son travail d'illustrateur et d'affichiste.

### **Madeleine BRUCH**

*"Van Dongen fauve, anarchiste et mondain" :  
Musée d'Art moderne de la Ville de Paris :  
11 avenue du Président-Wilson 75116 Paris.  
Tél : 01 53 67 40 80*

*Exposition du mardi au dimanche jusqu'à 18h  
(fermeture des caisses à 17h15). Nocturne le jeudi  
jusqu'à 22h (fermeture des caisses à 21h15).  
Exposition du 24 mars au 17 juillet 2011.*